

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 67 (1928)
Heft: 38

Artikel: Chez nous : les noix
Autor: Duplan, J.-L.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-222068>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

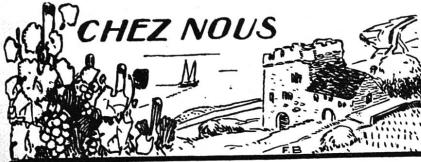
Download PDF: 07.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAÎSSANT LE SAMEDI



LES NOIX

E voudrais bien savoir pourquoi les citadins qui, par les beaux dimanches d'automne, se promènent aux champs se figurent que les noix sont propriété publique ! Ils en sont tellement persuadés que, à deux pas du village, ils remplissent leurs poches sans même se détourner pour voir si le garde-champêtre n'arrive pas à grandes enjambées. Papa, maman, Frédéric, Suzy, tante Charlotte, les voilà, dès qu'au bord de la route ou même plus loin ils aperçoivent le cône majestueux du plus beau de nos arbres, qui se précipitent avec l'ardeur d'un botaniste qui croit apercevoir une plante inconnue, et les yeux à terre, fouillent des pieds les feuilles sèches et bruissantes, longuement, minutieusement cherchent les noix tombées depuis le matin et que le propriétaire comptait bien ramasser le lendemain... Si décidément ils restent trop longtemps et que Frédéric lance contre l'arbre la canne de son papa, vous approchez timidement, vous leur dites avec beaucoup d'urbanité :

— Peut-être ne savez-vous pas, monsieur, madame, que ce noyer a un propriétaire... ils vous regardent d'un air assez hautain et s'éloignent de fort mauvaise grâce. Leur idée, c'est que les noix sont à tout le monde, parce qu'elles ne donnent aucune peine, qu'elles croissent et mûrissent toutes seules et que le bon Dieu seul doit s'en mêler... Allons donc !... Admettons, en effet, que les noyers poussent tous seuls une fois plantés, qu'on ne les arrose, ni ne les sulfate, que les noix, si on osait les laisser, tomberaient toutes seules, sans qu'il soit besoin de les gauler... Oui, seulement le noyer tient une grande place dans un champ, et sous son ombre épaisse, il ne pousse pas grand-chose et il y a aussi ces fortes racines dont beaucoup sont à fleur de terre ce qui rend le labour difficile... Et puis, le paysan a cette idée rivée dans la tête que ce qui pousse sur le terrain que la loi reconnaît lui appartenir, pour lequel il paie un impôt, ou des droits de mutation ou de succession, je ne sais pas, que ce qui pousse là est à lui, qu'il a ou non de la peine à le cultiver et que les citadins, s'ils veulent des noix, n'ont qu'à les acheter au marché.

A présent, n'étant pas sans cœur et sans entrailles, il nous paraîtrait cruel que nos concitoyens des villes fussent privés d'un des plus grands plaisirs que nous offre la nature... Se promener dans la campagne par un de ces dimanches d'automne qui sont la beauté même, où, sous un doux et chaud soleil les cerisiers sont des flambeaux, où là-bas un troupeau fait sa douce musique de clochettes, où les villes, avec leur vacarme, leurs machines, leurs violents plaisirs ne semblent être qu'une légende terrible inventée par un poète épique, s'arrêter sous un noyer, ramasser un de ces minuscules coffrets de bois si joliment ciselés qu'on appelle une noix, l'ouvrir délicatement avec la pointe de son canif, retirer l'amande, en-

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
1 Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

LE MONSU ET LA DOMESTIQUO
AO GRANDZI

MONSU Delacourtena l'avâi on pucheint domaino, dâo trâi tsevau de petit tsé, dou tsin de tsasse, on grandzî et onna fenna. Lo grandzî s'appelâve lo père Lizé. La fenna à monsu s'appelâve Madama Delacourtena.

Clliâ dama Delacourtena ! L'êtai pouëta à fére poâre. On veretâblio petou. Sé pas iô son homme l'avâi là get quand l'avâi chaïssa. Ma, vo séde ! l'êtai retse et li assebin et s'étant convenu. Quemet dit lo revi :

Lè louï d'or mâyant lè tiu d'or.

Et pu, cein que lâi avâi de courieu, l'è que monsu Delacourtena l'êtai bon po mourgâ lè dzein que l'étant on bocon bétor pè lo mor, lè potte rebiblæ, lè nâ regregnu, lè get que sè craisant lè bré, lè crottou, lè elliottson, lè guegnâ, lè maillî, lè dêmangueliouâ, et dinse tote lè dëste que pâo no z'arrevâ. Mâ de la dama Delacourtena ne vayâi rein, quand bin l'arâi pu tsantâ que met on tsantâve lâ z'autro iâdzo :

I'pâi onna fenna,
L'è prâissa de né ;
Le s'è trovâie nâire,
Nâire qu'on corbé.
L'a lè tsambè corbè,
Lè dzénâo goitrâo
De la granta barba,
Lè get pequergnâo.
I'pâi onna fenna,
L'è prâissa de né ;
Le s'è trovâie nâire,
Nâire qu'on corbé.

L'è veré que nion n'arâi zu lo front de lâi dere orquie de sa fenna. Hormi dâi dzein quemet de domestiquo ào grandzî, on tot dzouveno, que l'êtai arrevâ à Tsalande. Clli valet l'êtai on bocon bobet, vo séde ! de clliâo bobet qu'on dit que sant oncora pe bedan que ne seimblant. Et de stausse, s'ein faut adî maufyâ.

Vaitc qu'on décando né, pè vè nâo hâore, lo monsu vâi clli gaçon que troupinâve avoué on falot à la man.

— Iô va-to ? que lâi fâ dinse.

L'autre s'arrête, tré son bounet, quequelhie on bocon et repond :

— M'ein vé trovâ ma boun'amie !
— Avoué on falot-teimpêta ?
— L'è bin su !
— Eh bin ! mè, quand i'rô dzouveno et que i'allâvo trovâ ma boun'amie, jamé n'é zâo zu prâi onna clliére !

Noûtron bedan remet son bounet et lâi fâ :

— M'ein su adî maufyâ, du que i'é vu la fri-mousse è voulâra dama !

Marc à Louis.

Coquetterie. — C'est l'heure du patinage, tout le monde glisse avec ardeur. Soudain, un amateur s'étale à plat ventre et ne bouge plus.

Un jeune gavroche alors, de sa voix narquoise :

— Dis donc, coquet, t'as pas fini de te regarder dans la glace !...

Epigrammes d'antan. — Voici un quatrain peu connu que Louis Bouilhet, farouche adversaire des honneurs officiels, écrivit en 1841 lors de l'élection à l'Académie française de Victor Hugo :

O triste ambition que la grandeur nous donne !
Du plus vaste génie un hochet est l'écueil :
Le géant d'Austerlitz se baisse jusqu'au trône,
Hugo jusqu'au fauteuil.

Au tribunal. — Le juge interroge un escroc fameux :
— Bref, vous avez passé votre vie à mettre les gens dedans.

— Croyez-vous, monsieur le juge, que vous ayez jamais fait autre chose ?